Ioana-Rucsandra DASCĂLU
(Université de Craïova)

À la recherche des canons littéraires féminins

Abstract: (In search of feminine literary canons) This paper explores the person of the narrator in women's writing; to this end I have analyzed the works of two women writers: Christine de Pizan (XVIth century) and Catherine Cusset (XXIst century). Christine de Pizan is one of the first women to have used the 1st person in her writings fighting for feminine emancipation and the recognition of important feminine figures in mythology and literature. Contradicting Mathéolus in her dialogues with Dame Raison, Droitture and Justice, she evoques such feminine characters as Fredegund, the Amazones, Zenobia, Artemis, Camilla, the virgin Manto etc. Finally, in the third book, where the celestial city is being built, among other saints we can find the portraits of Mary, Mary Magdalene and Saint Catherine. With Catherine Cusset, the narrator uses the 2nd person when recounting the facts in the novel. This second person stems from the author's grief, from her desire to overcome death and relive some of the experiences she and her hero, Thomas Bulot passed through.

Keywords: person, narration, feminine literature, XVIthcentury, XXIst century.

Résumé : L'objet de cette communication est constitué par la personne de la narration. Dans ce but j'ai analysé les ouvrages de deux femmes écrivains : Christine de Pizan (XVI^{e} siècle) et Catherine Cusset (XXI^{e} siècle). Christine de Pizan est l'une des premières femmes écrivains à utiliser la première personne dans ses écrits, essayant l'émancipation féminine et la mise en évidence de certaines figures de la mythologie et de l'histoire. La femme auteur entreprend la lutte contre Mathéolus et elle évoque dans ses dialogues avec Dame Raison, Droitture et Justice des héroïnes comme Frédégonde, les Amazones, Zénobie, Arthémise, Camille, Cloelia, la vierge Manto. En fin de compte, dans le troisième livre, où l'on construit le règne des Cieux, parmi les portraits achevés, il y a Marie, Marie Magdalène et Sainte Catherine. Chez Catherine Cusset, la narratrice s'adresse à la deuxième personne en même temps qu'elle raconte les faits. Cette deuxième personne est issue de la douleur, du désir de dépasser les limites de la mort et de remémorer le passé qu'elle a en commun avec Thomas Bulot, son héros.

Mots-clés : personne, narration, littérature féminine, XVI^{e} siècle, XXI^{e} siècle.

1. La personne de l'auteur

Dans son article *La domination masculine*, Pierre Bourdieu considère qu'entre les hommes et les femmes il existe une division sexuelle des travaux, des doctrines, des techniques du corps (Bourdieu 1990, 6). Plus les hommes ont tendance à se manifester, plus les femmes se cachent, restent dans l'ombre, se chargent de tâches moins mises en valeur. Il en va de même pour l'écriture. L'accès des femmes à la production de la littérature a été longtemps restreint et censuré ; leur liberté d'expression a été contrôlée et leurs thèmes attentivement proposés.

J'ai choisi deux femmes écrivains de deux époques éloignées pour illustrer le canon féminin et pour isoler les traits de l'écriture des femmes, depuis les premiers exemples d'émancipation littéraire féminine jusqu'à présent. Christine de Pizan, au XVI^{e} siècle, est l'un de rares cas à assumer la confession à la première personne dans ses ouvrages. *Le livre de la cité des dames* est un récit à la première personne et un

BDD-A28960 © 2018 „Jozsef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado Szeged; Editura Universității de Vest din Timișoara
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:54 UTC)

dialogue philosophique entre l'auteur et trois figures emblématiques idéales : Dame Raison, Droitture et Justice pour rendre la dignité des femmes en tant que personnes égales aux hommes. Au XXI[e] siècle, Catherine Cusset rédige à la deuxième personne un *requiem* pour un très proche ami mort. Roman-épître, *L'autre qu'on adorait* montre, une fois de plus, que la littérature fait de l'éducation sentimentale et qu'on va de l'avant même après avoir perdu quelqu'un ou quelque chose.

2. L'écriture féminine comme force constructive

Le chancelier Gerson a le mieux décrit Christine de Pizan, en la qualifiant d'*insignis femina, uirilis femina* (femme remarquable, femme virile) pour caractériser sa manière masculine de vivre et d'écrire, de poser des problèmes sérieux et de débattre des thèmes philosophiques, religieux, politiques dans ses écrits. Le fait qu'elle vivait de ce qu'elle gagnait par son écriture, tout en étant veuve et en ayant trois enfants à élever, a certainement modifié son style et la problématique de ses écrits. Elle croit au pouvoir des femmes de réaliser des constructions durables et d'avoir « un cœur d'homme » (de Pizan 2016, 16). D'origine italienne, Christine de Pizan choisit de s'exprimer en français pour jouir d'un public féminin aussi nombreux que possible et pour qu'elle soit comprise aussi par des personnes moins éduquées. Martin le Franc, auteur du XV[e] siècle, compare Christine à Cicéron et à Caton (de Pizan 2016, 79), des hommes de lettres du classicisme romain dont elle se rapprochait par le sérieux et par la force créative.

Elle est l'une des premières femmes auteurs à avoir assumé l'analyse détaillée de la condition féminine, l'affirmation de la dignité des femmes et la demande de droits égaux à ceux des hommes. Son écriture masculine a été expliquée par son veuvage qui a engendré le fait qu'elle a élevé seule ses trois enfants. D'ailleurs, dans l'histoire de la littérature universelle, Christine de Pizan est la première femme à avoir signé ses écrits de son propre nom après la poétesse grecque ancienne Sappho. Dans *Le livre de la cité des dames*, Christine est conseillée par trois dames –Dame Raison, Droitture et Justice– qui achèvent des portraits de femmes illustres, justement afin de rendre la dignité des femmes et afin de contredire Mathéolus, leur contemporain, qui ne faisait que les dénigrer et les traiter d'une manière inégale et injuste.

Le traité philosophique a été écrit à la première personne. Le style est sincère, d'autant plus qu'en ces temps-là, au Moyen Âge et pendant les siècles suivants, les femmes ne s'exprimaient pas facilement. Les confins des ouvrages féminins ont été aussi esquissés : « la chronique du quotidien, le langage de la passion, des ouvrages de dames » (Slama 1981, 51). Christine lutte contre les préjugés appliqués aux femmes par la tradition : elle évoque un ancien proverbe latin qui affirme que les femmes ont été créées rien que pour bavarder, pour pleurer et pour tisser. La dame protectrice lui réplique qu'il ne faut pas mépriser la parole des femmes, car elles ont été les annonciatrices des vérités divines, la Résurrection ayant été découverte pour la première fois par Magdalène. Dame Raison remercie Dieu d'avoir offert aux femmes la capacité de transmettre verbalement les nouvelles les plus importantes.

Christine rappelle aussi un livre écrit en latin « De secretis mulierum » (Sur les secrets des femmes) qui contient des commentaires sur les défauts du corps féminin,

BDD-A28960 © 2018 „Jozsef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado Szeged; Editura Universității de Vest din Timișoara
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:54 UTC)

que Dame Raison dément catégoriquement. Il semble que l'infériorité des femmes ait été un *topos* de l'Antiquité car Cicéron conseille aux hommes de ne pas se laisser subjuguer par leurs conjointes qui sont des êtres inférieurs (de Pizan 2016, 135). Dame Raison rejette cette opinion, en répliquant que c'est la vertu qui rend l'homme supérieur, le sexe étant indifférent ; ce sont la bonne conduite et la recherche de la vertu qui caractérisent une personne supérieure (de Pizan 2016, 135).

Ensuite Christine déplore l'ignorance et l'ingratitude des hommes qui médisent des femmes, car le simple fait d'être nés du ventre d'une d'elles aurait dû les faire changer d'avis et susciter leur admiration (de Pizan 2016, 259). Pendant l'Antiquité, la misogynie se retrouvait chez la plupart des écrivains et des philosophes. Les habitantes de la Cité des Dames sont autant des femmes remarquables des temps anciens de Rome et de la Grèce ancienne que des représentantes importantes de l'histoire de France. Christine de Pizan propose des exemples de reines qui ont accepté de gouverner la France lorsque leurs enfants, trop jeunes, n'étaient pas à même de le faire, par exemple Frédégonde, la femme du roi Chilpéric (de Pizan 2016, 155), Blanche, la mère de Saint Loys (de Pizan 2016, 157). Parmi les personnages féminins s'enfilant dans le dialogue de Christine avec les trois dames il y a aussi des personnages mythiques, dont les Amazones qui, dirigées par Thamaris, ont chassé l'armée de Cyrus. Elles se faisaient remarquer par leur vaillance, par leur force physique et par les combats qu'elles menaient. La liste des femmes remarquables de l'Antiquité continue avec Zénobie, la reine du Palmyr, qui a été couronnée impératrice et qui a refusé les vices à la mode, en cultivant la philosophie, le latin et le grec. Une autre figure remarquable de femme est la reine Arthémise qui, une fois veuve, a été obligée de régner dans la Carie et de commencer deux guerres contre ses ennemis (de Pizan 2016, 205).

Une autre veuve est une reine de France, Frédégonde, qui, en se déguisant en homme, a accompagné ses sujets dans la lutte contre leurs ennemis ; par un piège, ils réussissent à remporter la victoire grâce à Frédégonde. Autre femme de l'Antiquité sans compagnon, Camille chassait, luttait aux côtés des hommes et n'a jamais cherché le mariage. La vierge Cloelia est un exemple fameux de courage durant les temps anciens. Elle a réussi à libérer un groupe de jeunes femmes romaines captives. La vierge a été louée par les Romains comme un exemple d'audace et de vertu, à tel point qu'on lui a érigé aussi une statue. D'ailleurs, Dame Raison dispose les figures anciennes sur les fondations mêmes de la Cité. Une autre femme qui mérite que lui soit érigée une statue, en signe de reconnaissance, est la poétesse Sappho, une femme très érudite, qui, élevée sur les cimes du Parnasse, a été présentée au superlatif par Boccacce. Lorsque Platon est mort, on a trouvé sous son coussin un exemplaire de son livre.

La vierge Manto, qui a donné le nom à la ville de Mantoue, ville natale de Virgile, s'occupait de pyromancie, en réussissant aussi à maîtriser les esprits et à les faire répondre à sa volonté (de Pizan 2016, 235). On peut citer aussi la sorcière Médée que Dame Raison présente : elle pouvait soumettre les forces de la nature et Circé, qui transformait les hommes en bêtes sauvages grâce à un élixir. D'autres femmes sont déesses : Minerve, Cérès ou Arachné (ou Arachne), qui ont été les premières à pratiquer des tâches domestiques. Droitture, la deuxième dame à prendre la parole, chargée de l'édification des murs de la Cité, veut bien continuer la construction de cet édifice des femmes illustres.

BDD-A28960 © 2018 „Jozsef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado Szeged; Editura Universității de Vest din Timișoara
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:54 UTC)

La plupart des femmes mises en vedette dans ce deuxième livre, sont des femmes de dirigeants ou de philosophes anciens qui se distinguaient par la noblesse et par la sagesse. Julie, fille de Jules César et femme de Pompéi, Xanthippe, femme de Socrate, Pompeye Pauline, femme de Sénèque, Porcia, fille de Caton. Droitture parle aussi de Clotilde, qui a converti son mari, le roi Clovis, au christianisme, amenant toute la France sur le chemin de la croyance chrétienne (de Pizan 2016, 415).

Dans le troisième et dernier livre du traité c'est à Justice de bâtir les combles des tours, le haut de la construction. La première femme qui y a été accueillie est Marie, la mère de Jésus, la reine des Cieux, accompagnée de ses sœurs et de Marie Magdalène. Le martyre de Sainte Catherine suit, la sainte qui a démontré à l'Empereur Maxence qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, créateur des Cieux et de la Terre. Dans le troisième livre, Justice ne parle que du martyre des saintes, mettant en évidence la souffrance de ces femmes pour défendre leur croyance chrétienne, pendant les premiers siècles du christianisme ; en ne renonçant pas à leurs idéaux, elles ont gardé leur vertu intacte et sont devenues des exemples pour la postérité.

À la fin du livre, Christine, qui avait dialogué avec les trois dames, a avoué que la cité était construite de vertu et était ouverte à toute femme honorable du passé, du présent et du futur.

3. Roman-épître : *L'autre qu'on adorait* de Catherine Cusset

L'ouvrage de Catherine Cusset *L'autre qu'on adorait*, devenu rapidement canonique grâce aux prix remportés, est à la fois roman et épître, entremêlant la remémoration des faits à la réflexion postérieure sur eux.

La narratrice, Catherine, ne renonce jamais à la deuxième personne durant le roman : c'est une excellente thérapie contre le chagrin d'amour, une femme se résigne difficilement à la mort de son proche et l'acte d'écrire devient son meilleur compagnon. Il y a de la douleur, à laquelle se rajoutent la raison et la lucidité : la douleur d'avoir perdu un ancien amour et l'hommage à la vie d'un homme qui a quitté pour de bon ce monde trop tôt, à 39 ans, en avril 2008.

J'ai distingué plusieurs traits de l'écriture féminine dans le texte du roman : la raison et la lucidité, le sens de l'observation et le désir d'aller au-delà de la vie pour communiquer avec Thomas Bulot dans l'éternité. Par ce roman la femme écrivain entreprend un acte d'auto-connaissance, en arrivant même à connaître son proche, Thomas, dont il dépeint la vie. Je suis d'accord avec les affirmations d'Antoine Compagnon qui écrivait que : « Exercice de pensée et expérience d'écriture, la littérature répond à un projet de connaissance de l'homme et du monde » (Compagnon 2015, 34). Le roman de Catherine Cusset foisonne de vie, de véridicité, de rire et de souffrance. Son impact sur le public ne peut pas être indifférent : « source d'inspiration, la littérature aide au développement de notre personnalité ou à notre éducation s*entimentale* », écrit le même critique (Compagnon 2015, 62).

Catherine, de six années l'aînée de Thomas Bulot, vit une brève histoire d'amour avec le jeune homme, qu'elle domine par sa position d'enseignante à l'École Normale Supérieure, agrégée de lettres classiques. Bien que le couple ait nommé leur relation « amitié érotique » (Cusset 2016, 36), la qualifiant de « sentiment léger et joyeux »

BDD-A28960 © 2018 „Jozsef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado Szeged; Editura Universității de Vest din Timișoara
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:54 UTC)

(Cusset 2016, 36), elle a été tenue secrète devant le frère de Catherine, Nicolas. « Thomas sort avec moi depuis trois mois. Je lui avais interdit de te le dire », voilà comment le couple confesse leur liaison à Nicolas, le meilleur ami de Thomas.

Le titre du roman provient toujours de cette amitié entre copains, lorsque Thomas et Nicolas, tout jeunes, écoutaient de la musique française et américaine, interprétant des airs et des refrains, dont *L'autre qu'on adorait.* On retrouve cette chanson deux fois dans le roman : la première fois quand Thomas et Nicolas écoutaient Léo Ferré, « le vieux aux tempes grisonnantes », chanter des airs, que la narratrice intègre dans son texte : « Avec le temps…Avec le temps va, tout s'en va /Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu, /Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard/ Et l'on se sent tout seul peut-être mais…peinard !/ Et l'on se sent floué par les années perdues... » (Cusset 2016, 25). La musique devient la complice des deux jeunes hommes, les accompagnant dans leurs voyages réels ou imaginaires.

Ensuite, la chanson de Léo Ferré est reprise lors du concert à la Villette, quand Abbey Lincoln l'interprète : « Avec le temps va, tout s'en va, / L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie/ L'autre qu'on devinait au détour d'un regard / Entre les mots, entre les lignes et sous le fard / D'un serment maquillé qui s'en va faire sa nuit/ Avec le temps tout s'évanouit... ». L'insertion du vers de la chanson qui donne le titre du roman accroît la fluence et le rythme, comme s'il était fait pour la lecture, pour être prononcé.

Après la séparation de Catherine, Thomas devient le meilleur ami de celle-ci ; la narratrice connaît et juge tous les faits de sa vie, répertoriant les femmes et les postes à l'université qu'il enchaîne. Après avoir épuisé leur amour, Catherine est la confidente de Thomas qui lui donne des conseils en toute lucidité ; plus âgée et mature, elle s'implique dans la séduction d'Élisa, une Américaine de trente ans, pragmatique et moderne, qui, selon Catherine, « serait à la recherche de *Mister Right* et aurait un besoin hygiénique et une conception californienne de l'acte charnel : dépenser un surplus d'énergie et compenser un travail mental fatigant par une activité physique » (Cusset 2016, 66).

La narratrice accompagne son personnage avec une omniscience attentive et précise : après la séparation de Thomas et d'Élisa – « c'est pour son bien autant que pour le mien », avait répliqué Thomas– le lecteur fait connaissance avec Ana, la Roumaine, la copine qui s'est liée d'amitié avec Alex, le mari roumain de Catherine et qui réussissait ainsi à unir les deux proches amis. Catherine l'avouait d'ailleurs : «Toi avec ta Roumaine, moi avec mon Roumain : enfin une parfaite égalité entre nous » (Cusset 2016, 109).

La narratrice enregistre à quel point Thomas gagne de l'expérience avec chaque liaison. « Tu es plus attentif et tendre que tu ne l'étais avec Élisa : Tu as mûri. Tu ne veux pas la perdre » (Cusset 2016, 111). La figure féminine suivante est Olga, la Russe, cet enchaînement de relations éphémères causant la déprime de Thomas : « Le monde t'apparaît à nouveau sous les plus sombres couleurs. Élisa, Ana, Olga. Princeton, Reed. Les femmes, les postes t'échappent les uns après les autres ». Catherine observe de près la conduite de son ami plus jeune, son amour pour les femmes et le constate tout simplement, sans le critiquer. Comme dans le passage transcrit ci-dessus, la citation ci-après dépeint un personnage instable dont la vie intérieure contient « des montagne russes », comme l'avait remarqué la critique littéraire (Forster 2016).

BDD-A28960 © 2018 „Jozsef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado Szeged; Editura Universității de Vest din Timișoara
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:54 UTC)

Aux détails intimes de la vie du personnage s'entremêlent les informations sur ses études : deux fois rejeté à l'ENS, il choisit les Sciences-Po finalement et, peu de temps après, il part pour les États-Unis, à l'Université Columbia, pour y faire son doctorat. Le directeur qui accepte de diriger sa thèse sur Proust ne le reconnaîtra plus deux ans après la fin du doctorat : c'était un Franco-Américain, professeur à la Sorbonne et à Columbia (Cusset 2016, 102). Pressé par le temps, il passe ses journées dans les bibliothèques à étudier les livres dont il a besoin pour terminer son doctorat. Il se propose de faire une carrière, il change de domiciles et de postes, quittant Columbia pour déménager à Reed University de Portland, Oregon. Il s'enorgueillit quand il est loué et respecté par les gens : « Il est agréable, quand tu dis que tu es professeur à Reed de voir une nuance de respect teinter le regard du banquier, de l'employé de la boutique de téléphonie, du libraire ou de l'inconnue avec qui tu bavardes dans un café » (Cusset 2016, 135).

Dans l'épilogue, la narratrice ne consacre aucun respect à un mort et refuse de voir la moindre ressemblance entre celui qui était son meilleur ami et l'individu du cercueil. Par conséquent, Catherine refuse de parler lors de l'enterrement, de tenir un discours funèbre : « Je ne pouvais pas m'adresser à un cercueil et dire *tu. Tu* n'existes plus ». Par contre, à l'écrit, la femme écrivain a du mal à prononcer le pronom *il*, qu'elle considère distant et qui, étant une marque de l'absence, redouble la mort de l'ami chéri : « *Il* te tue encore un peu plus » (Cusset 2016, 289). La dernière phrase du roman approfondit la tristesse par la diminution de la quantité du rire sur la terre : « C'est cela que j'ai pensé à l'instant où mon frère m'a appris ta mort : qu'il y aurait moins de rire sur la terre » (Cusset 2016, 291). Une phrase où la joie et le malheur se rencontrent, où la femme écrivain s'explique.

La critique littéraire a interprété la deuxième personne du roman comme un « bouche-à-bouche » (Garcin 2016) appliqué au héros pour le ressusciter ou comme un signe de « possession, d'intimité » (Forster 2016). Le roman a reçu aussi la définition de « tombeau pour un ami suicidé » (Brigaudeau 2016), dernière preuve d'amour à la mémoire de l'ami perdu.

4. Conclusions

Dans ce texte, j'ai essayé d'éclaircir deux stratégies discursives des femmes écrivains : au XVI^e^ siècle Christine de Pizan écrit son traité philosophique, *Le livre de la cité des dames* à la première personne du singulier, entamant un dialogue avec les trois dames sur des sujets d'émancipation féminine. De nos jours, Catherine Cusset a conçu son roman comme une lettre, adressée à un très proche ami disparu, comme un message vers l'au-delà et comme une impossibilité de se résigner devant la mort. La modernité de Christine de Pizan s'affirme dans le courage d'écrire à la première personne et d'exprimer les appréhensions et les désavantages d'être femme. Traditionnelle et classique, Catherine Cusset retrouve l'habitude d'écrire des lettres au XXI^e^ siècle comme thérapie contre le chagrin d'amour. Pour la femme auteur, la deuxième personne est une aide à l'oubli et une manière d' échapper à la mélancolie et à la douleur.

BDD-A28960 © 2018 „Jozsef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado Szeged; Editura Universității de Vest din Timișoara
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:54 UTC)

Bibliographie

Textes de références

Christine de Pizan. 2015. *Cartea cetății doamnelor* (traduction en roumain de Reghina Dascăl), Iași : Polirom.

Cusset, Catherine. 2016. *L'autre qu'on adorait*, Paris : Gallimard.

Ouvrages critiques

Brigaudeau, Anne. 2016. « L'autre qu'on adorait » de Catherine Cusset : tombeau pour un ami suicidé. https://culturebox.francetvinfo.fr/livres/la-rentree-litteraire/l-autre-qu-on-adorait-de-catherine-cusset-tombeau-pour-un-ami-suicide-244695 (Site consulté fin novembre 2017).

Bourdieu, Pierre. 1990. *La domination masculine.* In : « Actes de la recherche en sciences sociales ». Vol. 84, septembre 1990. Masculin/Féminin-2, p. 2-31.

Compagnon, Antoine. 2015. *La littérature, pour quoi faire?*, Paris, Collège de France/Fayard.

Duby, Georges, Perrot, Michelle (sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber). 2014. *Histoire des femmes en Occident II. Le Moyen Âge*, Paris : Éditions Perrin.

Forster, Siegfried. 2016. Catherine Cusset : « *L'autre qu'on adorait* », *le coup de cœur 2016* : http://www.rfi.fr/culture/20161223-catherine-cusset-autre-on-adorait-coup-coeur (Site consulté fin novembre 2017).

Garcin, Jérôme. 2016. *Catherine Cusset, à l'ami dont elle n'a pas sauvé la vie: https://bibliobs.nouvelobs.com/rentree-litteraire/20161007.OBS9526/catherine-cusset-a-l-ami-dont-elle-n-a-pas-sauve-la-vie.html* (Site consulté fin novembre 2017).

Slama. Béatrice. 1981. *De la littérature féminine à* « *l'*écrire femme ». In : « Littérature », 44, numéro de décembre apud Georges Duby, Michelle Perrot (sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber), *Histoire des femmes en Occident*, II. Le Moyen Âge, Paris : Éditions Perrin.

BDD-A28960 © 2018 „Jozsef Attila" Tudomanyi Egyetem Kiado Szeged; Editura Universității de Vest din Timișoara
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:54 UTC)